



Savoir et ignorer.

Sommaire (Cliquez sur le titre pour accéder au paragraphe)

I. Définitions.....	1
II. Enjeux Problématiques.....	2

I. Définitions.

Le savoir et l'ignorance, nous les comprenons comme des choses relatives l'une à l'autre : ce que j'ignore, c'est ce que je ne sais pas ; ce que je sais, c'est précisément ce que je n'ignore pas. Si je dis que j'ignore tout de la théorie de la relativité, cela signifie que ce savoir, cette connaissance ne fait pas partie de mon savoir. Inversement, si je dis que je sais ce qu'une phrase donnée signifie, cela veut dire que je ne l'ignore pas. L'étendue de mon savoir mesure celle de mon ignorance, et inversement.

On peut tirer plus encore de l'idée que savoir et ignorer sont des relatifs : à savoir le fait qu'on ignore jamais que des choses que l'on pourrait savoir. L'ignorance est le défaut de savoir, une privation de savoir et non une négation du savoir : on dit par exemple que ne pas avoir d'ailes est pour l'homme une négation et non une privation, tandis qu'il s'agit d'une privation pour un oiseau. L'ignorance est une privation : elle consiste à ne pas savoir ce que l'on pourrait savoir.

Il convient de distinguer ensuite diverses manières de savoir et d'ignorer, ainsi qu'un certain nombre de degrés entre l'ignorance totale et le savoir certain. Comment ignorer et savoir se comportent-ils par rapport à la différence du vrai et du faux ? Par exemple, si j'affirme que je *sais* qui a fait assassiner JFK, on peut penser que cela fait une différence avec celui qui n'en a aucune idée, qui l'ignore tout à fait. Pourtant, si je me trompe sur le ou les coupables, si le savoir que je prétends avoir est faux, y a-t-il encore une différence entre ce savoir faux et la simple ignorance ? On pourra, même si, au bout du compte, celui qui a commis une erreur et celui qui ignore se retrouve au même point d'ignorance, distinguer l'ignorance qui n'affirme rien et l'erreur qui affirme à tort.

On distinguera aussi l'ignorance de l'illusion. On pourrait penser que le fait d'être dans l'illusion suppose l'ignorance : il semble qu'on ne puisse céder à l'illusion que pour autant que l'on ignore qu'elle en est une. Pourtant, l'illusion au sens strict, qui consiste à être trompé par une apparence, comme c'est le cas d'une illusion d'optique (deux droites en réalité parallèles m'apparaissent courbes en raison de l'éclairage, par exemple), ne disparaît pas simplement parce que je prendrais connaissance qu'il s'agit d'une illusion. Je continue à voir les droites courbes, même si je sais très bien qu'elle ne le sont pas.



Si l'erreur et l'illusion se distinguent de l'ignorance, elles constituent peut être cependant des modes dégradés du savoir : il faut au moins avoir cru savoir pour découvrir que l'on était dans l'erreur ou l'illusion. Pourtant nous ne dirions jamais de quelqu'un dont nous savons qu'il est dans l'erreur qu'il « sait » quelque chose, en tant qu'il est dans l'erreur. « Savoir » quelque chose nous semble synonyme de « savoir quelque chose de vrai ». Quand nous questionnons « le sait-il ? », « comment l'a-t-elle su ? », nous nous référons à quelque chose que nous tenons pour vrai. Dans certains cas, il est possible que nous ne nous prononcions pas sur la valeur de vérité du savoir : lorsque nous désignons « les savoirs ancestraux », par exemple. En employant cette expression, nous n'impliquons pas nécessairement que ces savoirs ne pouvaient pas être erronés. Nous impliquons cependant tout de même qu'ils étaient tenus, au moins par ceux qui les possédaient, comme de « véritables savoirs », et nous les distinguons nettement d'une simple ignorance. Il y a donc bien une différence entre « savoir » et « connaître », de ce point de vue. On peut avoir des tas de connaissances erronées. On peut connaître des choses illusoire. Connaître peut ainsi avoir le simple sens de : avoir un contenu de pensée, se représenter quelque chose. « Savoir », « savoir que » : ces expressions impliquent en revanche une prétention à la vérité, à la certitude.

Il est cependant possible que nous accordions qu'il y a des degrés de savoir seulement probables, pour lesquels nous reconnaissons qu'il y a une certaine mesure de dimension d'ignorance. Ainsi l'opinion et l'expérience sont des formes de savoir, de connaissance. L'une et l'autre permettent d'émettre des jugements à partir d'autres jugements. Cependant, nous reconnaissons qu'elle reste probable : il peut toujours se présenter une circonstance qu'aucun homme expérimenté n'a jamais rencontré ; quant à l'opinion, elle est une prétention au savoir qui n'est pas ou ne peut pas être démontrée. On peut être persuadé de ces opinions, elles n'en demeurent pas moins « probables ». Ces formes de savoir incluent donc dans une certaine mesure une part d'ignorance : l'expérience « ignore » les circonstances qui ne se sont pas produites, l'opinion « ignore » si, au bout du compte, elle est vraie.

Enfin, le préjugé est une opinion qui a été simplement reçue, sans autre forme d'examen : on accepte quelque chose qui a été jugé « à l'avance » par les autres, la société . Le préjugé témoigne ainsi d'une grande part d'ignorance si son caractère d'opinion « reçue » n'est pas reconnu comme tel.

II. Enjeux Problématiques

Il se dégage déjà, de l'ensemble des définitions ci-dessus, un certain nombre de problèmes.

D'une part, la distinction entre savoir et ignorance suppose que l'on soit en mesure de disposer de critères de vérité – puisqu'un savoir erroné peut être assimilé à une ignorance. Si je dis que je sais qui est là et que je me trompe, je l'ignore en fait. Si on manque de tels critères, la distinction entre savoir et ignorer se brouille.



D'autre part, l'ignorance semble paradoxalement contenir ou ne pas contenir, selon les cas, un savoir. Il y a l'ignorance qui s'ignore : il peut s'agir de l'absence totale de savoir, ou la possession de préjugés et d'opinions dont on est absolument convaincu. En revanche, savoir que l'on ignore semble constituer un savoir particulièrement intéressant, en ce qu'un tel savoir semble paradoxalement se protéger du faux et de l'erreur aussi bien que le pourrait un savoir absolument vrai. L'ignorance qui ne s'ignore pas semble avoir le privilège de partager avec le savoir absolu le fait d'être tout à fait exempt d'erreur ; plus encore, une telle ignorance a l'avantage sur ce savoir-là d'être beaucoup plus facile à obtenir, à la portée de chacun. Elle constitue peut-être une voix originale et sûre pour obtenir un «savoir » certain.

S Le Diraison et A. Gonord